

LAÏNA
HADENGUE

LES
NAUFRAGÉS
DE LA MÈRE

ROMAN

Collection Interaction
dirigée par François Prunier



Dossier de Presse

« D'abord, il y a son absence, suivie d'un silence abyssal. C'est comme une déflagration, un coup de tonnerre, un big bang, et puis plus rien. »

LES NAUFRAGÉS DE LA MÈRE

Collection Interaction

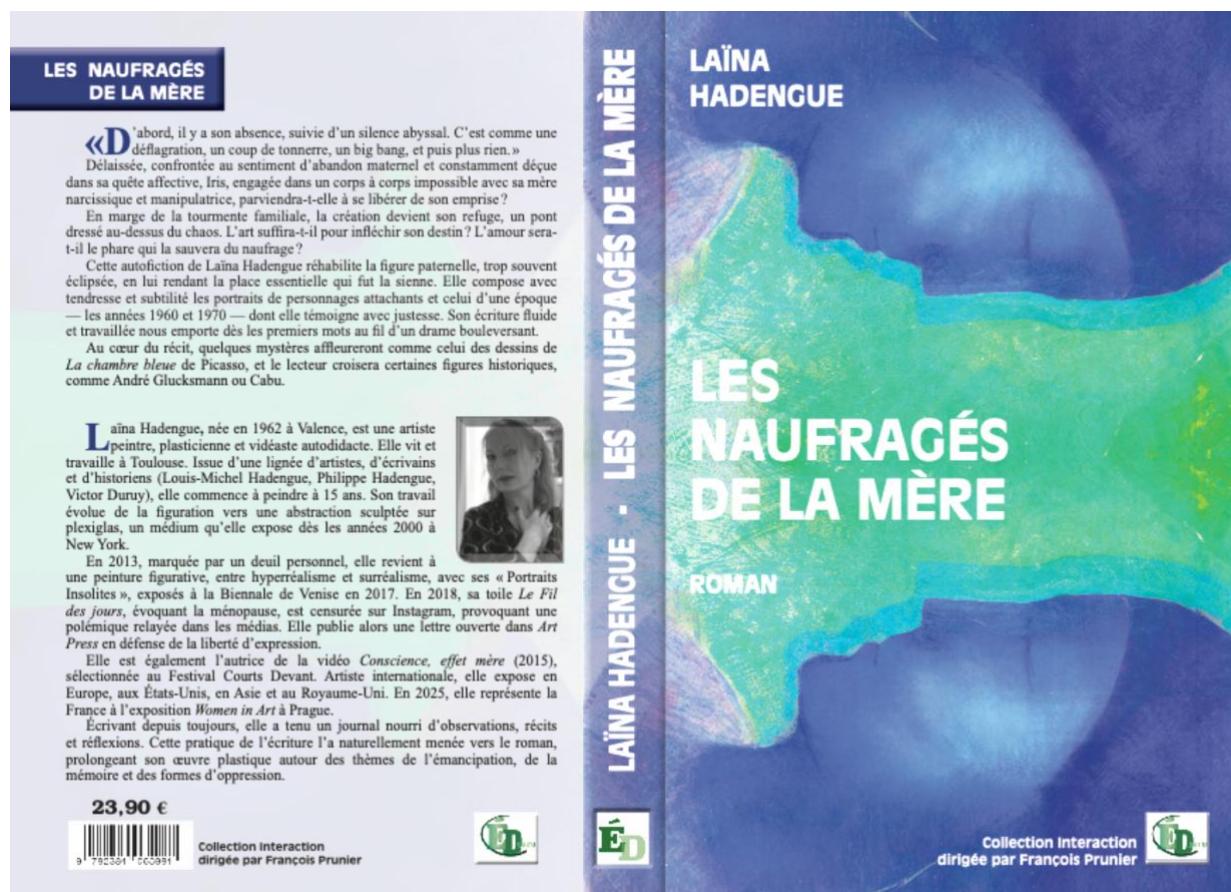
ISSN 3096-6760

ISBN : 9 782 384 065 981

Contacts

Pour toute demande d'information, de collaboration, vous pouvez contacter directement Laïna Hadengue :

- Nom : Laïna Hadengue
- Téléphone : 06 62 25 69 34
- E-mail : lainahadengue@me.com
- Site Internet : <https://www.hadengue-laina.com>
- Wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Laina_Hadengue
- Instagram: <https://www.instagram.com/laina.hadengue/>



LES NAUFRAGÉS DE LA MÈRE

Un primo-roman captivant de Laïna Hadengue 345 pages

Parution: 3 mars 2026

Les Naufragés de la Mère : ce livre fascinant promet de captiver les lecteurs de tous horizons.

Laïna Hadengue a consacré de nombreuses années à l'écriture des « Naufragés de la Mère » et le résultat ne manquera pas de susciter la réflexion et l'émotion chez les lecteurs.

Laïna Hadengue est peintre et autrice. Son œuvre explore la mémoire, l'enfance et les liens familiaux. Les Naufragés de la Mère est son texte le plus intime, où se croisent histoire personnelle, histoire de l'art et grands débats de société.

Première accroche du livre. « *D'abord, il y a son absence, suivie d'un silence abyssal. C'est comme une déflagration, un coup de tonnerre, un big bang, et puis plus rien.* »

1. ARGUMENTAIRE PRESSE

Les Naufragés de la Mère est une autofiction d'une grande intensité émotionnelle, qui explore l'abandon maternel, la résilience d'une fratrie soudée et l'amour d'un père devenu refuge. À travers le regard d'une enfant de six ans, confrontée à la disparition soudaine de sa mère, le livre déploie une fresque intime et historique, traversant Mai 68, les mutations sociales et le paysage culturel français.

Enfin, l'ouvrage fait entrer le lecteur dans l'effervescence intellectuelle et artistique des années 1970– 1980, à travers la rencontre d'Iris avec des figures majeures comme le dessinateur Cabu et le philosophe André Glucksmann, dont les échanges autour de la liberté d'expression, des dictatures et de l'écologie résonnent fortement avec notre époque.

Le récit révèle également un pan méconnu de l'histoire de l'art : l'existence de la « *Chambre bleue* » de Picasso, une fresque réalisée à Biarritz, arrachée à sa villa d'origine, dispersée dans le monde et aujourd'hui oubliée du grand public. L'ouvrage raconte la mémoire de cette œuvre, ses esquisses mystérieuses conservées dans la famille.

Dans une époque marquée par la libération de la parole des femmes, Les Naufragés de la Mère apporte un contrepoint rare et courageux : celui d'un enfant devenu adulte qui témoigne des ravages silencieux causés par une figure maternelle toxique.

2. RÉSUMÉ DU LIVRE

En mai 1968, à Bordeaux, Aude abandonne brutalement son mari et leurs cinq enfants pour rejoindre Paolo, un jeune musicien à Paris. Sa fille, Iris, six ans, grandit marquée par cette absence maternelle.

Ballottée entre Bordeaux, Paris, Nevers, la Provence et la Bourgogne, Iris s'appuie sur l'amour d'un père protecteur et sur la force d'une fratrie soudée pour échapper à l'emprise destructrice de celle qui lui a donné la vie.

À l'adolescence, Iris rejoint sa mère, qui, entourée d'artistes, s'est installée dans un ancien presbytère. Elle croise Cabu, André Glucksmann et trouve dans la peinture un refuge.

Derrière ce nœud familial, une enfant dessine son salut avec les couleurs du monde.

3. QUATRIÈME DE COUVERTURE

« D'abord, il y a son absence, suivie d'un silence abyssal. C'est comme une déflagration, un coup de tonnerre, un big bang, et puis plus rien. »

Délaissée, confrontée au sentiment d'abandon maternel et constamment déçue dans sa quête affective, Iris, engagée dans un corps à corps impossible avec sa mère narcissique et manipulatrice, parviendra-t-elle à se libérer de son emprise ?

En marge de la tourmente familiale, la création devient son refuge, un pont dressé au-dessus du chaos. L'art suffira-t-il pour infléchir son destin ? L'amour sera-t-il le phare qui la sauvera du naufrage ?

Cette autofiction de Laïna Hadengue réhabilite la figure paternelle, trop souvent éclipsée, en lui rendant la place essentielle qui fut la sienne. Elle compose avec tendresse et subtilité les portraits de personnages attachants et celui d'une époque — les années 1960 et 1970 — dont elle témoigne avec justesse. Son écriture fluide et travaillée nous emporte dès les premiers mots au fil d'un drame bouleversant.

Au cœur du récit, quelques mystères affleureront comme celui des dessins de La chambre bleue de Picasso, et le lecteur croisera certaines figures historiques, comme André Glucksmann ou Cabu.

POINTS FORTS

- **Sujet puissant et universel** : l'abandon maternel et l'errance d'une fratrie livrée trop tôt à elle-même.
- **Récit sociétal fortement ancré dans l'histoire de France**, de Mai 68 aux grandes mutations sociales et culturelles.
- **Le conflit de loyauté** dans lequel le divorce enferme les enfants, entre silence, culpabilité et survie affective.
- **Un tabou sociétal mis en lumière** : la figure d'une mère narcissique et manipulatrice, et le corps à corps psychique mère-fille qu'elle impose.
- **Une écriture cinématographique, très visuelle**, portée par une grande force d'évocation.
- **Un père érigé en figure héroïque et consolatrice**, pilier discret mais essentiel.
- **Une fratrie soudée par la douleur**, inventive, drôle, indisciplinée, flirtant parfois avec les marges et une forme de délinquance, comme un instinct de survie face au chaos.
- **La révélation d'un pan méconnu de l'histoire de l'art** : la fresque disparue *La Chambre bleue* de Pablo Picasso à Biarritz, accompagnée de **quatre esquisses inédites** reproduites en fin d'ouvrage.
- **Dans la seconde partie du roman**, des rencontres marquantes avec des figures emblématiques de l'époque telles que *Cabu* et *André Glucksmann*, au cœur de l'effervescence intellectuelle des années 1970–1980.
- **Une dimension artistique et culturelle forte**, nourrie de nombreuses références sensibles et imagées à l'histoire de la peinture.
- **Une grande capacité d'identification**, tant par les thèmes abordés que par la justesse émotionnelle du récit.
- **Un coup de foudre amoureux**, non idéalisé, qui agit comme un point de bascule et ouvre la voie à la résilience.

Extrait du livre page 26 :

Aude, elle aussi, a choisi d'incendier la vie, comme Médée outragée, en sacrifiant ses enfants.

En quittant la maison blanche et carrée de Bordeaux, elle s'est débarrassée de son supplice, de son devoir de maternité.

Mais en refermant sans appel la porte d'entrée sur nous, elle nous a légué sa douleur. Entre fièvre et boutons rouges sur le corps, je me morfonds dans le creux de mon lit. Quand aurai-je l'envie de vivre ?

Extrait du livre page 32 :

Le bleu du ciel miroite au centre de la pupille noire du poisson rouge. Bien souvent, il se tient là, figé, immobile, flottant près de son nénuphar. Il ne bouge pas. D'autres fois, il plonge, disparaît dans l'eau verdâtre. J'espère alors que l'insupportable attente de celle qui m'a mise au monde prendra fin, comme au réveil d'un cauchemar. Incantation. Je ferme les yeux. Ma mère serait là, devant moi. Telle Ophélie, elle émergerait de l'eau, des fleurs dans les cheveux. Lentement, elle approcherait de moi. Elle me prendrait dans ses bras. Consolation. La respiration de l'enfant s'apaise, profonde...

À PROPOS DE L'AUTRICE

Laïna Hadengue, née en 1962 à Valence, est une artiste peintre, plasticienne et vidéaste autodidacte. Elle vit et travaille à Toulouse. Issue d'une lignée d'artistes (arrière-petite-fille du peintre impressionniste Louis-Michel Hadengue, nièce de l'écrivain Philippe Hadengue, descendante de l'historien Victor Duruy), elle débute la peinture à 15 ans, évoluant de la figuration à une abstraction mêlant peinture et sculpture sur plexiglas – un médium qu'elle explore dès les années 2000 à New York.

En 2013, marquée par un deuil personnel, elle revient à une peinture figurative entre hyperréalisme et surréalisme avec sa série des « Portraits Insolites », exposée à la Biennale de Venise (2017). En 2018, sa toile *Le Fil des jours*, évoquant la ménopause, est censurée sur Instagram pour un sein dénudé, déclenchant une polémique. Elle publie alors une lettre ouverte dans *Art Press* en défense de la liberté d'expression, qui suscite un large écho dans les médias.

Elle est également l'autrice de la vidéo d'art contemporain *Conscience, effet mère* (2015), sélectionnée au Festival Courts Devant et projetée en salles de cinéma. Artiste de renommée internationale, elle expose en Europe, en Asie, aux États-Unis et au Royaume-Uni. En 2025, elle représente la France à l'exposition *Women in Art* au Art Palace de Prague.

Parallèlement à son œuvre plastique, Laïna Hadengue a tenu, tout au long de sa vie, un journal intime nourri d'observations, de récits et de réflexions personnelles. Cette pratique constante de l'écriture l'a naturellement menée vers le roman, dans le prolongement de sa démarche artistique. Elle y explore, comme dans sa peinture, des questionnements sur le sens de la vie, la lutte contre l'oppression — qu'elle soit exercée par les femmes ou les hommes —, sa propre quête d'émancipation et le chemin intérieur pour s'en affranchir.

SA PEINTURE



Le passage Huile sur toile 160 x 130 cm Galerie Art Mundi Place des vosges 75005 Paris

CE QUE LES CRITIQUES D'ART EN DISENT :

[**Analyse d'une oeuvre de Laïna Hadengue par Christopher McAndrew Critique d'Art, Ecrivain.**](#)

Dans l'oeuvre Le Passage de Laïna Hadengue, nous sommes happés dès les premières secondes, irrésistiblement entraînés vers ce seuil, cet entre-deux ambigu, où l'abstrait et le figuratif s'embrassent dans une danse déconcertante. Une symphonie visuelle se déploie sous nos yeux, où les lignes froides du cosmos et les formes organiques de l'existence humaine se répondent. Mais réduire cette toile à une simple composition de formes et de couleurs serait une offense à son essence. Cette oeuvre n'est pas un tableau, elle est un vortex, un gouffre béant qui invite à la dérive des sens et de la raison.

Contemplez ces deux silhouettes féminines, gardiennes silencieuses, placides et majestueuses. Sont-elles des Cerbères modernes, ou les muses bienveillantes qui nous entraînent dans un tourbillon de perspectives infinies.

Là, au coeur de cette porte centrale, l'éternité semble vaciller, incertaine, à portée de main. Le serpent enroulé autour du bras de l'une d'elles n'est pas simplement un symbole : c'est la clé de ce mystère éternel, de cette lutte perpétuelle entre le mouvement et l'immobilité, le rêve et la réalité. Tout n'est que transformation, oscillation, entre l'être et le devenir.

Mais ce n'est pas tout. Là où l'on attendait le calme, surgit une montre qui ne compte plus le temps mais l'illusion du temps lui-même. Car enfin, est-il linéaire, ce temps ? Ou sommes-nous coincés dans un cercle éternel, sans échappatoire, où chaque instant est à la fois une fin et un commencement ? Le platonisme explose : l'éternité n'embrasse pas la temporalité, elle la renie, la pulvérise. C'est un jeu cruel, un dialogue insolent entre le permanent et l'éphémère.

Tel un personnage de *La reproduction interdite* de Magritte, cette deuxième femme qui nous tourne le dos n'est-elle pas la représentation ultime de notre propre ignorance ? Suspendue, presque figée, elle dédaigne notre regard. Elle danse, mais c'est une danse du silence, une invitation à la pure idée. Ce dos tourné est un mépris pour nos certitudes, une moquerie de notre vision étriquée du monde.

Incontournable, la figure en lévitation cristallise toute l'essence de l'oeuvre. Dans son immobilité méditative, elle ne nous guide pas, elle nous défie. La Grâce ? Peut-être. Mais cette grâce est ambiguë, dérangeante. Adossée à une structure géodésique qui semble convoquer Buckminster Fuller et Vasarely dans un complot cosmique, elle nous murmure une vérité implacable : l'esprit humain n'est qu'un minuscule noeud dans la vaste trame de l'univers. Ce diadème de connaissance posé sur sa tête est bien plus qu'un accessoire, c'est un piège, une couronne d'épines dissimulée derrière les promesses de l'infini.

Innombrables, les points multicolores qui parsèment l'arrière-plan ne sont pas de simples touches de couleur. Ce sont des fragments d'univers, des mondes en devenir, prêts à éclater ou à s'effondrer dans un chaos magistral. Ils rappellent les maîtres pointillistes, certes, mais ici, Seurat et Signac se taisent. Le chaos règne en maître, chaque fragment trouve sa place dans ce désordre organisé qui nous dépasse et nous engloutit.

Les tons pastel s'affrontent, non pour apaiser, mais pour engendrer une tension sourde, presque insoutenable, entre ce que l'oeil capte et ce que l'esprit tente d'appréhender. Les cercles colorés, tels des astres en apesanteur, flottent dans un espace sans repères, dépourvu de ciel et de terre, suspendus à la lisière de l'abstraction et de la perception, là où l'imaginaire flirte dangereusement avec le réel. Ils narguent la perspective, bousculent notre logique, se moquent de nos certitudes comme des illusions qui s'effritent à mesure que l'on cherche à les cerner. Alors, où sommes-nous ? Sommes-nous de simples éclats d'errance, flottant dans l'immensité indifférente d'un océan cosmique, abandonnés à l'infini, ou bien sommes-nous, contre toute logique, les architectes déments de nos propres illusions ? L'oeuvre ne cherche pas une réponse, elle nous tend un piège. Elle nous entraîne, inexorablement, à nous perdre à jamais dans cette quête sans issue, où chaque pas nous éloigne davantage de la vérité.

Le Passage n'est pas un tableau, c'est un miroir sans concession, un abîme où se reflètent, fragmentées et insaisissables, la complexité de notre être et l'élan fulgurant de nos métamorphoses. Cette beauté fuyante, toujours à portée mais jamais saisissable, nous échappe, comme une ombre dans la lumière. Laïna Hadengue ne nous livre pas une simple vision, elle nous tend une énigme vertigineuse, une provocation à l'égard de nos certitudes

vacillantes. Cette oeuvre ne se contemple pas, elle transgresse, elle trouble, elle déstabilise. C'est un passage, oui, mais un passage vers la perdition de nous-mêmes, une plongée irrémédiable dans l'infini vertigineux de nos propres abîmes.